



Le jour où je suis mort

Pascal Delamarre

18, 7, 3.

18 mètres.

7 étages.

3 secondes.

C'est le temps qu'il m'a fallu pour tomber des sept étages de la Tour Chéops située à proximité de la Défense. Soit dix-huit mètres me séparant de l'asphalte tiède de cette fin d'après-midi d'été.

Sur le sol mon corps dessina rapidement une jolie fleur rouge, sorte de dahlia géant d'une couleur intense. C'était beau. Les quelques personnes qui se trouvaient à proximité accoururent, poussèrent des cris, pleurèrent en se tenant la tête. C'était triste. Trois secondes, c'est très long, finalement. Objectivement, on peut se dire trois secondes, c'est court : il suffit de compter pour en relever la brièveté. 1, 2, 3. C'est déjà fini. Pourtant, lors de ma chute, le temps m'a paru se distendre, se répandre comme un long serpent de mer. Et finalement me laisser le loisir de penser, de me remémorer. Non pas de mon acte, ma décision étant inéluctable, mais plutôt de certaines échéances, de certaines images qui ont jalonné ma courte existence.

Tout ce qui a été écrit sur les quelques secondes qui séparent la vie du trépas est totalement faux : non, notre vie ne défile pas en un long travelling élaboré de cinéma ! Non, on ne distingue pas, dans un noir absolu, une porte au loin, fermée, irradiant par ses jointures distendues d'une lumière intense, nous attirant comme des aimants ou des insectes autour d'une lampe incandescente ! En fait, il ne se passe rien. Je n'aurais pas profité de ce temps pour réfléchir, ou mieux, si j'avais refusé de penser, il ne se serait rien passé. Rien ! Mon corps aurait simplement chuté, comme une pierre. Se serait écrasé. Comme tout ce qui vit et meurt.

Quelques minutes avant mon saut, j'étais encore sur le toit de l'immeuble. Un courant d'air chaud balayait mon visage, une exhalaison douceuse recouvrait agréablement l'odeur acre de la pollution. Mon corps commençait déjà à s'engourdir. Mes membres étaient lourds ; mes yeux humides ne distinguaient qu'un amas indistinct de toits, d'immeubles, de ciel, de personnes.

Quelques heures auparavant, tu m'appelais.

Ma première image lors de ma chute aura été pour toi. C'est un signe, non ?

Juste après j'ai pensé à notre chat, à son pelage roux, son museau, ses miaulements délicats. Le vent me piquait plus intensément, me fouettait presque. Cela m'a fait penser à nos ballades hivernales sur les plages de la mer du Nord.

Certains événements de mon enfance me sont encore revenus en mémoire. Ma mère chialant sur le lit défait, mon père braillant par la fenêtre du salon qu'il était malheureux et que la vie était chiennne avec lui. Tout un programme.

Puis de nouveau, toi. Notre rencontre. Notre histoire.

Je cherchais autre chose. Certainement.

Je n'ai pu apprécier la vue inédite que m'offrait ma chute. C'est un regret ; faible, j'en conviens.

Curieusement, en touchant le sol, mon corps a rebondi comme une balle de tennis. À deux reprises. Toc. Toc.

Avant de s'écraser définitivement près d'un de ces pots géants en plastique blanc qui pullulent sur l'esplanade, devant l'immeuble. Dans lesquels crèvent systématiquement les oliviers que le propriétaire s'échine à planter. J'aurais très bien pu m'empaler sur l'un d'entre eux.

En fermant les yeux, j'ai pensé : je ne t'aime pas.

*

Tu dis :

« Tu n'exprimes rien. Jamais. En réalité, je ne connais pas tes sentiments envers moi. Et donc je doute. Je ne sais plus. »

Tout en parlant, tu soulèves tes mains que tu plaques contre ton visage. Ta tête bascule légèrement vers l'avant, ton parfum flotte dans la pièce comme une frêle embarcation sur une mer démontée.

Du coup, je n'entends pas vraiment tes dernières paroles. Après « je ne sais pas », tu dis autre chose, je crois.

Quelque chose du genre : « tu ne m'aimes plus ». Peut-être ?

Je ne sais pas si tu pleures. Je veux dire : si tu pleures *vraiment*. Lorsque je me tourne vers toi, je vois ton corps secoué de spasmes réguliers. Tes épaules se soulèvent puis redescendent en un deux-temps des plus charmants.

Comédienne.

Je suis affalé dans notre canapé de couleur rouge, depuis plus d'une heure. Comme tu ne parles pas (je veux dire avant la scène que tu me joues), j'avais branché la télévision et laissais les images nettoyer mon cerveau.

Puis tu étais venue t'asseoir.

J'avais un bref instant espéré : et si tu venais faire la paix ?

J'espérais encore quelque chose. Une sorte de renouveau après cette longue descente vers notre enfer. Haine. Douleur. Mépris.

Au lieu de cela, nous sommes l'un à côté de l'autre, assis sans rien dire. Sans nous toucher. Dans notre appartement du 11^e arrondissement de Paris. Au lieu de cela, nous sommes mariés.

Je dis :

« Mais non, tu sais bien que je t'aime. »

Ma voix sonne creux et faux, comme une guimbarde. J'accompagne le geste à la parole et pose ma main aussi délicatement que possible sur tes cheveux que je me décide, au bout de quelques secondes, à frotter. Heureusement que nous n'avons pas de chien car l'on pourrait vous confondre.

Bientôt, nous sommes plongés dans une pénombre dérangeante mais ni l'un ni l'autre ne semble vouloir se lever pour allumer le plafonnier et faire jour. Imposer la clarté.

Cette pensée me fait sourire.

« Je te fais rire, c'est ça ? »

Ton buste, très droit, presque rigide, n'est plus plaqué contre le sofa mou. Ton corps se raidit sous l'impulsion de ta détestation. Ta haine de moi.

Je me demande comment tu as pu me voir à travers tes doigts collés contre ton visage. J'aimerais te demander de ne pas tricher. Mais je crains que tu ne sois pas en état de pouvoir apprécier mon humour.

Tu achèves :

« C'est déjà ça. »

Je ne comprends pas ce que tu veux me dire. Au fond, le problème vient de là, tu as sans doute raison : je ne te comprends pas.

Peut-être cela vient-il du fait que tu es trop belle ? Trop parfaite et que tu ne pouvais choisir quelqu'un comme moi. Tu n'en avais pas le droit, tu étais destinée à quelqu'un d'autre.

Si on y réfléchit, la bête ne peut être aimée de la belle qu'à partir du moment où il se transforme, où il devient beau et séduisant.

Je ne suis ni beau, ni séduisant.

C'est de cela dont nous parlons : ma transparente banalité.

« Non, pas du tout. Je ne pensais pas te blesser. »

Tu dégages tes mains de ton visage : c'est déjà ça. Je me dis que c'est plus facile pour te parler. Mais ton regard fuit le mien.

« Tu ne me blesses pas. Simplement, je sens que tu n'es plus là pour moi. Que tu ne m'aimes pas. »

Sa voix charrie une douleur qui ne me touche plus. Pourtant, je fais des efforts : j'ai déjà beaucoup accepté.

Demain, je vais mourir.

C'est à ce moment précis que je prends ma décision. Je ferme les yeux le temps de visualiser la scène. Il faut que je fasse un effort de concentration parce que notre discussion me perturbe un peu.

Je serai sur le toit de notre immeuble (variante : sur le toit de l'immeuble où je travaille) et je sauterai. Je ne fermerai pas les yeux, je regarderai le sol arriver, ou plutôt le contraire : moi arrivant à grande vitesse sur la dalle de béton. Je finirai en bouillis. Quelquefois on réussit mieux sa sortie que sa vie : c'est bien cela que je veux. Je sens comme un tangage, mon corps bascule doucement vers la droite : tu viens de te lever. Lorsque tu marches, tes épaules souples lancent élégamment ton corps vers l'avant : tu ne fais aucun effort pour être une reine. Il me semble que tu portes ta douleur comme un sac à main, un truc qu'on exhibe.

Cela me touche plus profondément que je ne pouvais le croire. Je voudrais te le dire mais je ne sais pour quelle raison je ne le fais pas.

Pourtant tu n'es qu'une salope, une garce, une pute.

Je me lève à mon tour mais ne te suis pas. Tu es partie dans notre chambre, dont tu as claqué la porte. Je m'en fous : je dormirai sur le canapé. Je me branlerai peut-être dedans et te laisserai ma semence sèche sur les coussins.

Blanc sur rouge, rien ne bouge.